

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

V

Rentré dans la grande salle, don Jose se fit remettre par le digne Angel Crotal un plan exact et très détaillé de la maison et des souterrains; il donna ensuite quelques ordres à voix basse

Selon l'habitude des Cortacaminos, tous les bandits, quand ils se trouvaient en présence d'étrangers, devaient être masqués, principalement les chefs; on comprend pourquoi.

L'officier de dragons conservait une contenance assez ferme; en homme brave il essayait de faire bon visage à mauvais jeu.

Après l'avoir pendant quelques instants, examiné avec un



“ Los señores desconocidos, ” dit l'hôtelier en se rangeant près de la porte.

à El Rubio; puis il ordonna qu'on servit vivement le souper en recommandant de mettre trois couverts.

Ce qui fut fait instantanément; au même instant parut, amené par deux bandits, le lieutenant commandant l'escorte.

El Rubio posa sur la table tout ce qui avait été trouvé sur l'officier lors de son arrestation, puis, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec don Jose qui répondit par un geste d'assentiment, le bandit sortit discrètement suivi de ses deux compagnons.

Il ne resta dans la grande salle que don Jose et don Luis; Cuchillo pour servir, tous trois masqués, Diamant accroupi aux pieds de son maître et enfin le lieutenant.

sérieuse attention, don Jose se pencha vers lui, et de l'air le plus affable :

— Lieutenant, lui dit-il, veuillez je vous prie reprendre votre bourse et les divers objets dont on vous a débarrassé dans le premier moment, non pas pour vous voler, car nous ne sommes pas des bandits comme vous pourriez le supposer, mais pour s'assurer seulement des papiers dont vous êtes porteur.

L'officier s'inclina silencieusement et remit sa bourse, son portefeuille, sa montre et ses bijoux dans ses poches avec une évidente satisfaction.

— Il se fait tard, continua don Jose, tous les restaurants

seront fermés quand vous arriverez à Mexico, voulez-vous nous faire l'honneur de souper avec nous ?

— Ce serait avec plaisir, señor, car j'avoue que j'ai grand appétit, mais je désire savoir auparavant si je suis libre ou prisonnier.

— Libro, caballero, tout ce qu'il y a de plus libre : votre cheval vous attend, il vous est loisible de partir à l'instant si cela vous plaît, mais j'espère que vous ne refuserez pas mon invitation toute cordiale.

— Certes non, caballero, vos procédés sont trop courtois pour que je n'y réponde pas de la même façon.

Et en parlant ainsi, il s'assit en face des deux hommes.

— Vous nous pardonnerez de garder l'incognito, n'est-ce pas ? à part ce léger désagrément vous reconnaîtrez que nous ne sommes pas aussi diables que nous sommes noirs.

— J'apprécie trop bien les motifs de cet incognito pour m'en offenser, caballero, répondit l'officier avec un fin sourire.

— Servez, dit don Jose à Cuchillo.

Le souper commença; la cuisine mexicaine est dans l'enfance, elle est mauvaise; de plus les plats très peu nombreux sont mal préparés.

Mais ce n'est qu'un léger inconvénient pour les Mexicains qui sont très sobres.

D'ailleurs les trois convives avaient grand-faim, et ne s'occupaient que très médiocrement de ce qu'ils mangeaient.

— Nous en voulez-vous encore ? demanda don Jose d'un ton de bonne humeur.

— Pourquoi vous en voudrais-je, señor ? répondit l'officier, la chose a été bien faite, l'embuscade admirablement dressée; nous avons joué au plus fin, j'ai perdu; une autre fois je serai peut-être plus heureux.

— Bah ! fit en riant don Jose, vous n'avez peut-être pas autant perdu que vous le supposez, lieutenant ? Votre nom est ?

— Don Andrés Bravo, lieutenant au 2^e régiment des dragons de Colima, présentement à la caserne de la " *Acordada*, " dit l'officier en saluant avec un sourire.

Les deux hommes lui rendirent son salut.

— Je vous disais donc, señor don Andrés, que j'ai là cinq cents piastres à votre disposition si cela peut vous être agréable.

— Cinq cents piastres ! diable ! ceci mérite réflexion ! s'écria joyeusement l'officier; que faut-il faire pour gagner cette somme ?

— Oh ! une chose bien facile; vous taire.

— Humph ! je ne vous comprend pas trop ?

— C'est-à-dire de ne pas souffler mot de votre aventure de ce soir.

— Humph ! je ne demande pas mieux pour ma part, mais mes soldats ?

— Vos soldats ne parleront pas.

— Conejo ! est-ce que vous allez tuer ces pauvres diables ? ce serait mal, fit-il avec une émotion réelle.

— Rassurez-vous, on ne leur enlèvera pas un cheveu, ils sortiront d'ici, libres comme vous, avec leurs armes et sans avoir perdu un tlaço.

— A la bonne heure, je vois que vous êtes des caballeros, señores, mais je ne comprends pas comment mes hommes se taisent ?

— Ils ont été conduits ici les yeux bandés, vous les retrouverez à cinq cents pas sur la route dans le même état; leurs chevaux près d'eux, vous-même les rendrez libres: je crois qu'il vous sera facile de leur imposer silence.

— D'autant plus qu'ils ont joué un assez vilain rôle dans toute cette affaire; répondit l'officier, mais mes chefs ? ils m'interrogent...

— Je ne le crois pas.

— Oh ! oh ! pourquoi donc cela ?

— Vous avez quitté Mexico, il y a neuf jours, pour aller chercher des recrues.

— C'est exact, mais comment le savez-vous ?

— Je l'ai lu dans vos papiers; l'ordre d'arrêter un inconnu, qu'un homme partant avec vous devait vous faire reconnaître, est signé du ministre de l'intérieur.

— Je comprends maintenant; tout cela est vrai.

— Avez-vous reçu des nouvelles de Mexico depuis votre départ ?

— Ma foi non, aucunes.

— Eh bien, j'ai le plaisir de vous annoncer qu'il y a vingt-quatre heures, un " *pronunciamento*, " à la tête duquel se trouvait le général don Lope de Tordesillas, a éclaté avec une violence extrême à Mexico; le gouvernement a été renversé et remplacé par un autre.

— Eh quoi ! s'écria don Luis.

— Silence, lui dit don Jose en lui serrant le poignet, je vous raconterai tout cela bientôt.

— Eh ! oh ! voilà qui change singulièrement les choses, dit l'officier.

— N'est-ce pas ? ayant appris ce qui se passait, ignorant le nom de la personne que vous deviez arrêter, craignant que cette personne fût un partisan et un ami du nouveau gouvernement, vous êtes revenu en toute hâte pour prendre de nouveaux ordres, d'autant plus que le traître, chargé de vous désigner cette personne, a disparu en apprenant le changement de gouvernement.

— Ah ! ce drôle a disparu ? dit l'officier avec un sourire légèrement railleur.

— Il y a deux heures, vous ne le reverrez plus; comment trouvez-vous cela ?

— Admirable, tout est prévu; on me félicitera.

— Et peut-être vous nommera-t-on capitaine, ajouta don Jose en lui présentant un cigare qu'il accepta.

— Que le ciel vous entende ! fit l'officier.

— Voici trente et une onces, capitaine; nous nous entendons bien ?

— Oh ! parfaitement, señor, répondit-il en empochant l'argent, seulement, je ne suis pas capitaine ?

— Bah ! vous le serez bientôt; où pourrait-on vous rencontrer si l'on avait à causer avec vous ?

— A l'Acordada le matin; le soir, presque tous les jours de dix heures du soir à une heure du matin, au Velario du Callejon del Arco.

— Ah ! ah ! chez le Tacano.

— Vous le connaissez ?

— Pas personnellement, mais j'ai beaucoup entendu parler de lui; ainsi vous êtes là tous les soirs ?

— Que voulez-vous, il faut bien tuer le temps !

— C'est vrai, le gouvernement vous paye si mal !

— Quand il nous paye, fit-il avec un soupir; maintenant si vous n'avez plus rien à me dire, señores, je crois qu'il est temps que je me retire.

— Comme il vous plaira, señor don Andrés, vos hommes vous attendent.

— Je vais donc les rejoindre sans plus tarder; au revoir,

senores, dit-il avec intention ; je serai toujours heureux de me retrouver avec vous.

— Qui sait, caballero, répondit en riant don Jose, peut-être nous rencontrerons-nous plus vite que vous ne le pensez ?

— Ce sera pour moi une grande joie, senores.

L'officier prit alors congé et sortit accompagné par Cuohillo.

Un instant plus tard on entendit le bruit des pas d'un cheval s'éloignant dans la direction de Mexico.

— Comment ! s'écria don Luis dès qu'il fut seul avec son ami, ce que vous avez dit à cet homme est vrai ?

— Oui, mon ami, depuis hier quatre heures de l'après-dîner, le général de Tordesillas est président de la république mexicaine et par conséquent tout-puissant.

— S'il en est ainsi, nous sommes perdus.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce que cet homme, contre lequel il nous c'était si difficile de nous défendre, nous écrasera maintenant comme les grains de sable.

Don Jose haussa les épaules.

— Je ne vous reconnais plus, mon ami, dit-il d'un air de commisération ; est-ce bien vous que j'entends me parler ainsi ? Comment, vous Luis, vous désespérez ?

— Mon ami, la fatalité nous poursuit, elle est contre nous ; devant l'impossible, il faut s'incliner.

— Mon ami, les Français prétendent que le mot « impossible » n'est pas français, je ne le crois pas davantage mexicain ; la lutte contre notre ennemi sera plus sérieuse, plus acharnée probablement, mais aussi elle sera plus courte ; nous vaincrons !

— Je voudrais vous croire, malheureusement, je vous le répète, tout est contre nous.

— Mon ami, c'était quand notre ennemi n'était encore que gouverneur de la Sonora que nous avions tout à craindre de lui, et qu'il était véritablement redoutable.

— Songez donc qu'il est aujourd'hui au faite du pouvoir, au sommet que depuis si longtemps il aspire d'atteindre, il peut tout !

— Surtout descendre ou tomber si vous le préférez, et de cette hauteur, la chute sera affreuse et le brisera ; je ne reconnais plus votre intelligence si claire, si lucide d'ordinaire ; vous hésitez, vous avez presque peur, vous que j'ai vu toujours si fort et si résolu ; la logique des choses veut que lorsqu'on a enfin gravi le dernier échelon de l'échelle, il faut descendre ; c'est une loi fatale à laquelle nul ne peut se soustraire si grand et si puissant qu'il soit, ou qu'il le paraisse ; laissez passer quelques jours, et vous conviendrez vous-même que jamais au contraire la partie n'a été plus belle pour nous !

— Dieu le veuille, mon ami ; mais je vous l'avoue, le courage me manque, je n'espère plus ; la disparition de ma sœur presque aussitôt suivie de celle de ma chère Mercedes ; tous ces malheurs qui m'ont assailli coup sur coup, m'ont presque rendu fou de désespoir.

— Je le vois, mon pauvre ami, et je vous plains de toute mon âme ; mais croyez-le bien, la chance tourne : d'abord, vous voilà libre de nouveau ; je crois que si vous me laissez faire, j'obtiendrai avant une heure des renseignements positifs, sur les deux chères créatures que vous pleurez et que nous aimons tant.

— Oh ! dites-moi, je vous en supplie, ce que vous avez appris ? j'ai vainement cherché, interrogé, je n'ai rien découvert, mais vous ?.....

— Moi, je ne sais rien encore.

— Oh !

— Mais j'espère savoir bientôt ; pour cela il faut me laisser agir à ma guise !

— Eh ! mon ami, avez-vous donc besoin de mon autorisation pour cela ?

— Non seulement je vous demande cette autorisation, mais je vous demande votre parole.

— Ma parole ?

— Oui, mon ami, je l'exige.

— Voilà qui est bizarre ; dites-moi au moins...

— Rien, tant que je ne saurai pas...

— Eh bien, soit ; je vous laisse libre d'agir à votre guise ; renonçant à l'avance à intervenir, de quelque façon que ce soit, dans ce que vous jugerez convenable de faire ; êtes-vous satisfait ?

— Très satisfait, mon ami, je reçois votre parole.

— Très bien, maintenant dites-moi pourquoi cette exigence ?

— Parfaitement, mon ami ; tout simplement parce que je me méfie de votre cœur.

— Comment ! vous vous méfiez de mon cœur ?

— Oui, mon cher Luis ; vous êtes trop bon, trop pitoyable en un mot, vous vous laissez trop facilement attendrir par des prières hypocrites et des larmes de crocodile.

— Allons, vous voulez rire ?

— Pas le moins du monde, voulez-vous une preuve de ce que j'avance ?

— Oui, je serais curieux.....

— Eh bien, écoutez ; depuis plusieurs années vous gardé près de vous par faiblesse, ou bonté d'âme, comme vous voudrez, cela m'est égal, un drôle de la pire espèce auquel vous avez sauvé la vie, et que vous avez comblé de bienfaits, et qui n'a répondu à ces bienfaits qu'en vous volant, vous calomniant vous trahissant et finalement, comme Judas, en vous vendant à vos ennemis ; vous avez assisté à mon entretien avec don Andrés, êtes-vous édifié sur le compte de ce drôle à présent ?

— Vous voulez parler de ce misérable Oregano, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, c'est de lui que je parle.

— Oh ! celui-là, je vous l'abandonne, mon ami ; il a bien fait de disparaître et de se sauver, car cette fois j'aurais été sans pitié pour lui ; et je l'aurais chassé honteusement.

Don Jose éclata de rire.

— Oh ! je vous reconnais bien là ! vous l'auriez chassé ?

— Sans hésiter, mon ami, je vous le jure.

— Eh bien, moi, cher Luis, je ne le chasserai pas, je vous le jure aussi.

— Que voulez-vous dire ? n'a-t-il pas disparu ?

— Certes, car c'est moi qui l'ai fait disparaître.

— Ainsi, il ne s'est pas échappé ?

— Il a essayé, mais Diamant l'a arrêté net ; et cela est bien heureux, car c'est lui qui gardait précieusement les clefs de votre chaîne.

— Oh ! c'est indigne.

— N'est-ce pas ? mais puisque nous le tenons, je me charge de le confesser ; il doit savoir bien des choses, qu'il est important qu'il nous révèle...

— Vous ne parviendrez pas à tirer un mot de lui.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr, mon cher Jose ; maintes fois j'ai essayé de le faire parler, et toujours j'ai été forcé d'y renoncer.

— C'est que vous vous y serez mal pris, Luis ? moi j'use

de moyens particuliers qui font merveille ; je me charge de le faire bavarder comme une pie ou un perroquet, à votre choix, et cela en moins de cinq minutes.

— Oh ! mon ami !

— Voulez-vous, oui ou non, dit le jeune homme en le regardant bien en face, avoir avant une heure des nouvelles positives de votre sœur et de votre femme ?

— Pouvez-vous m'adresser cette question, mon ami, quand vous me voyez désespéré ?

— Alors laissez-moi interroger cet homme, comme je l'entends !

— Cependant, mon ami, il y a certains moyens qui...

— Tous sont bons avec un tel misérable quand ils réussissent, et qu'il s'agit d'intérêts aussi graves.

— C'est vrai, mon ami, je le reconnais, mais peut-être...

— Mon cher Luis, j'ai votre parole ; laissez-moi donc faire, ceci me regarde seul.

— Ah ! si j'avais su !

— Je vous le disais bien, fit le jeune homme en haussant les épaules ; d'ailleurs, j'accepte la responsabilité de cet interrogatoire.

— Jose, mon ami...

— Pas un mot de plus, Luis, vous manquez à votre parole. Don Luis baissa la tête sans répondre.

En ce moment, Angel Crotal et Cuchillo entrèrent dans la salle.

— Que voulez-vous ? qui vous a appelé ? dit rudement don Jose au Mesonero.

— Excusez-moi, Seigneurie, répondit l'ex-bandit ; il y a à la porte plusieurs voyageurs qui insistent pour entrer.

— Envoyez-les au diable.

— C'est ce que je n'ai pas manqué de faire, Seigneurie, mais ils m'ont ri au nez en me disant que la lune brille et qu'il fait jour, bien que la lune soit couchée et que la nuit soit noire comme la gueule d'un four.

— Ah ! ah ! ces voyageurs vous ont dit cela ?

— Oui, Seigneurie.

— Combien sont-ils ?

— Je n'ai pas bien pu les distinguer ; je crois qu'ils sont quatre, mais ils ont le zarapè sur le nez et le chapeau sur les yeux.

— Humph ! reprit le jeune homme, il faut savoir ce que c'est ; allez-y vous-même, Cuchillo ; vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'hôtelier, écoutez bien les demandes et les réponses qui seront faites, et tâchez de vous en souvenir, pour une autre visite de ce genre, votre meson doit être ouvert pour nous en tout temps et à toute heure de jour et de nuit ; allez.

— Je ne l'oublierai pas, Seigneurie.

Les deux hommes sortirent.

— Qui peuvent être ces voyageurs ?

— Je l'ignore, mais ils sont certainement des nôtres.

— Quelques amis attardés sans doute.

— C'est ce que nous saurons bientôt, car j'entends un bruit de pas.

— Dans tous les cas, qu'ils soient les bienvenus.

— Attendons, avant de trancher cette question, dit don Jose, la prudence est plus que jamais à l'ordre du jour à présent parmi nous.

En ce moment, cinq coups, trois précipités, deux espacés furent frappés contre la porte.

— Ce sont des amis ! s'écria don Jose.

— Entrez, ajouta don Luis.

VI

La porte s'ouvrit, et l'hôtelier, tenant une lanterne à la main, entra précédant quatre hommes, enveloppés dans leurs zarapès et les ailes du sombrero rabattues sur les yeux.

— « Los señores desconocidos ; » dit Angel Crotal, en se rangeant près de la porte.

— C'est bien, sortez ; dit don Jose avec un geste préemptoire.

L'hôtelier salua et sortit.

Aussitôt que la porte fut refermée, les inconnus laissèrent tomber les plis de leurs zarapès.

— Le jour est sombre, dit un des inconnus.

— Il est brillant pour nous, répondit don Jose, la lune brille.

— Elle éclaire ses amants de ses rayons blanchâtres.

— Soyez les bienvenus, frères.

Ces mots de passe rapidement échangés, les six hommes enlevèrent leurs masques en même temps qu'ils se serraient la main d'une certaine façon.

Les arrivants étaient don Estevan, don Fabian, Camacho et Sidi Muley.

Les masques furent replacés sur les visages.

Sidi Muley restant près de la porte pour la garder, don Estevan et don Fabian prirent place auprès de leurs amis.

— Amis, nous sommes venus, dit don Estevan, parce que nous étions grandement inquiets de ne point vous voir arriver.

— Nous avons failli, ou du moins j'ai failli ne pas arriver du tout, dit don Luis.

— Oui, il s'en est fallu de peu, ajouta don Jose.

— Comment cela ? demanda don Estevan.

— A dix lieues d'ici j'ai été livré par trahison à nos ennemis.

— Comment avez-vous été sauvé ? s'écria vivement don Estevan ; par toi, frère, n'est-ce pas ?

— Oui, par lui, dit affectueusement don Luis.

— Oh ! cela n'a pas été difficile, dit le jeune homme.

Et, sur la prière de ses amis, il raconta ce qui s'était passé, seulement il prit son récit de haut et raconta ce qui lui était arrivé depuis le moment où il les avait quittés au canal de la Vega.

Ce récit assez long mais fait avec brio, intéressa vivement les auditeurs du jeune homme, et leur causa une joie d'autant plus grande, que pour l'exécution des projets qu'ils mûrissaient, ils avaient le plus sérieux et le plus pressant besoin d'un refuge inconnu, ou il leur fût possible d'établir leur quartier général, complètement à l'abri de toutes les recherches de la police.

— Allons, allons ! la chance tourne, dit gaiement don Estevan, notre ennemi a tort de chanter si haut victoire, nous allons, je l'espère, lui donner du fil à retordre.

— Que le bon Dieu le bénisse ! dit en riant don Jose. Il nous croit bien loin sans doute, il apprendra bientôt que nous sommes plus près de lui qu'il ne le suppose.

— Quand notre ami le... (mais il se reprit), quand la personne en question saura cela, elle sera bien joyeuse, dit don Fabian.

(A SUIVRE)

LE TESTAMENT SANGlant

PREMIÈRE PARTIE.

IV

LE PAVILLON DE MIGNARD.

En mettant le pied sur la rive, M. de Tervaz vit plus distinctement la petite lumière qui brillait comme un phare à travers les arbres. Quelques minutes après, il touchait au pavillon de Mignard, toujours guidé par Julio, qui, l'œil et l'oreille au guet, ne lui permettait d'avancer qu'après s'être assuré qu'il n'y avait rien à craindre.

Au moment où Gaston effleurait une des fenêtres du rez-de-chaussée, qui donnait de plain-pied sur la campagne, la fenêtre s'entrouvrit sans bruit, et une petite main sortit de l'intérieur ; cette main brûlante attira à elle le jeune homme, dont le cœur battait si fort, qu'il se laissait faire comme un aveugle ou un enfant. Ensuite elle le conduisit, à travers les ténèbres, hors de la salle où il venait d'entrer. Elle lui fit monter un escalier en colimaçon ; puis elle poussa une porte, et Gaston se trouva dans une chambre éclairée, qui était celle de Clotilde. Alors seulement elle se retourna vers lui, et lui, sans lâcher cette main qu'il avait bien reconnue, il tomba à ses genoux.

Julie, qui les avait suivis sur la pointe du pied, voulait discrètement se retirer :

— Julie, mon enfant, reste ! tu n'est pas de trop ! lui dit madame de Varni : par ce seul mot, elle déterminait le caractère de ce rendez-vous, à la fois si mystérieux et si loyal, si hardi et si chaste.

Le pavillon de Mignard était bâti sur le modèle de presque toutes les maisons de plaisance que possédaient, soit dans l'île de la Barthelasse, soit sur une des deux rives, les grands seigneurs ou les riches bourgeois d'Avignon. Les cuisines, l'office et les communs avaient été pratiqués au-dessous du sol, et formaient une sorte de galerie souterraine qui préservait le bâtiment de l'humidité.

Une terrasse demi-circulaire, entourée d'une svelte balustrade, précédait la porte d'entrée ; un étroit vestibule ouvrait à droite sur le salon, à gauche sur la salle à manger, et conduisait à un escalier tournant, d'une hardiesse et d'une élégance charmante.

La même distribution se répétait au premier étage ; au-dessus de la salle à manger était la chambre du marquis ; depuis sa mort on ne l'avait pas ouverte. Au-dessus du salon, se trouvait l'appartement de Clotilde, composé d'une chambre ravissante, arrangée de façon à profiter, en été, du moindre souffle d'air, en hiver, du moindre rayon de soleil. Mais, pour la rendre plus régulière et plus spacieuse, l'architecte s'était contenté de ménager dans l'épaisseur du mur un mince cabinet de toilette, qui ne prenait jour que par un petit œil-de-bœuf, donnant sur la chambre et à demi caché par le baldaquin.

On entrait dans ce cabinet par une porte bâtarde, masquée dans la tapisserie.

Si, après les luttes et les souffrances dont j'ai essayé de donner une idée, madame de Varni avait pu encore prendre intérêt à quelque chose en ce monde, c'eût été au pavillon de Mignard ; si elle eût pu goûter encore un peu de bonheur, un peu de joie, c'eût été en s'y retrouvant. Ce qui lui faisait aimer cet habita-

tion charmante, c'était le souvenir des fraîches années où elle était libre encore, où elle y revenait, chaque printemps, avec son père : elle s'y rappelait surtout cette dernière année qui avait précédé le départ de Gaston, et où, loin de lui, seule avec son amour, au face de cette nature fertile et riante, elle avait senti cette affection croître et grandir dans son jeune cœur.

Ce pavillon lui appartenait exclusivement ; elle s'en était réservé la jouissance par son contrat de mariage, et M. de Varni y avait à peine mis le pied. Elle y venait de temps à autre passer quelques jours avec Julio ou Antoinette ; ces jours mélancoliques et doux étaient la seule distraction de sa vie. Personne n'y était admis que ces deux jeunes filles, et madame de Varni poussait, sous ce rapport, à l'extrême l'ombrageuse délicatesse de ses exclusions et de ses scrupules.

Ainsi elle n'avait pas voulu confier le soin du parterre et des vases à un des jardiniers de M. de Varni : c'était elle seule qui s'occupait de ses chères fleurs, aidée d'Antoinette et de Julie. Elle n'y conduisait pas même de femme de chambre ; c'était encore une de ses deux compagnes qui en faisait les fonctions auprès d'elle ; et cela, bien entendu, sans aucune idée de commandement ou d'infériorité, mais uniquement parce qu'elles les aimait, et qu'on n'humilie point ceux qu'on aime.

C'est là, dans cette chambre, réchauffée par un feu clair et pétillant, doucement éclairée par une lampe d'albâtre, embaumée par le vague et mystérieux parfum de quelques roses tardives, que madame de Varni reçut Gaston de Tervaz, tout trempé par l'orage, tout frémissant d'émotion et d'amour.

— Gaston, lui dit-elle, maintenant me pardonnez-vous ?

— Vous pardonner ! moi ! je vous aime ! murmurait le jeune homme à ses genoux, les lèvres collées sur sa main, qu'elle lui abandonnait avec délices.

Pendant que ces pures et enivrantes tendresses faisaient palpiter ces nobles cœurs et leur versaient, au moins pour quelques heures, l'oubli de leurs souffrances, il se passait, sur l'autre rive du Rhône, du côté d'Avignon, une scène d'un caractère bien différent.

Sous la première arche du pont Saint-Bénézet, deux hommes qui paraissaient s'être donné rendez-vous s'abordaient en se parlant à voix basse. Ils étaient enveloppés dans de larges manteaux ; l'un était de haute taille, l'autre petit et trapu.

— Gredin de temps ! mais ma soirée n'est pas perdue ! dit le plus petit en secouant son manteau qui ruisselait.

— Eh bien ! Baptistin, qu'y a-t-il ? demanda le plus grand.

— Il y a, monsieur le vicomte, que nous ne nous étions pas trompés, et que le tourtereau est au nid, le lièvre au gîte.

— En es-tu sûr ?

— Très-sûr : les bavardages de cet imbécile de Thibaut nous avaient mis sur la piste ; et je suis trop bon chien pour me fourvoyer, le jeune homme qui était venu, il y a onze ou douze jours, au cabaret du "Poisson frais," qui s'y était enfermé avec M. Ermel et ce vaurien de Claude Rioux, que le diable confonde...

— Eh bien ! ce jeune homme ?

— C'était bien M. de Tervaz ; pas moyen d'en douter maintenant ! Après avoir passé une heure avec eux, il est reparti pour Villeneuve, et j'ai eu lieu de croire qu'il s'était logé à la Chartreuse, parce que j'ai vu le lendemain Claude rôder autour du couvent. C'est alors que j'ai questionné l'aubergiste chez qui notre jeune homme a remis son cheval : il ne l'avait vu qu'un moment, à la lueur de sa lanterne ; mais il me l'a dépeint : mine,

vingt-deux ans à peine ; sous son manteau un petit uniforme ; les yeux brillants comme d'une espèce de fièvre, le visage pâle, l'air malade, la voix brève et agitée.

— C'est cela, je le sens à ma haine, dit en frémissant M. de Varni.

— Oh ! oui, c'est bien cela, monsieur le vicomte, reprit Baptistin ; et ce n'est pas pour rien que je vous ai conseillé de feindre d'avancer votre départ pour Lambesc, où vous deviez aller faire réception à M. le cardinal : la précaution n'était pas mauvaise, et le jour a été bien employé, je vous en réponds.

— Achève, murmura le vicomte, dont les mains crispées se tordaient sous son manteau.

— Quelques heures après votre prétendu départ, madame la vicomtesse est allée au pavillon de Mignard... Je demande si c'est là un temps à faire trouver la campagne agréable ! continua Baptistin en montrant les nappes de pluie qui, poussées par la rafale, venaient leur fouetter le visage, malgré la largeur de l'arcade sous lequel ils étaient abrités.

Madame me croyait parti avec vous ; mais, bernicle ! sans qu'elle se doutât de rien, je l'ai vu s'embarquer avec Julie ; alors j'ai traversé le Rhône, je me suis posté derrière un arbre, entre Villeneuve et le bord, et je suis resté là, sans bouger, comme un braconnier à l'affût.

Vers neuf heures, j'ai vu passer un homme marchant comme un fou et recevant la pluie sans avoir l'air de la sentir ; je n'ai pu en voir davantage, car je ne me souciais pas de m'exposer à être aperçu, mais, au bout de quelques minutes, j'ai distinctement entendu un bruit de rames : Bon ! ai-je dit, voilà la chose ! J'ai attendu que le bruit s'éloignât, puis j'ai couru à mon bateau, que j'avais caché un peu plus bas, dans les saules : j'ai repassé le Rhône, et me voici ; je n'ai pas trop perdu de temps : onze heures viennent de sonner.

— Et moi qui refusais encore de le croire ! reprit M. de Varni ; moi qui, sans me faire illusion sur les sentiments de cette femme, m'imaginai qu'elle était trop loyale pour me trahir, trop fière pour déshonorer mon nom ! moi qui hésitais à simuler ce départ, et qui en rougissais comme d'une feinte indigne de son orgueil et du mien ! Insensé ! imbécile que j'étais !

— Je vous l'avais bien dit, que, dès le moment qu'ils croiraient n'avoir rien à craindre, ils se reverraient ! reprit Baptistin avec cette basse familiarité du subalterne qui tient entre ses mains les secrets de son maître.

— Oh ! je les tuerai tous les deux ! s'écria le vicomte avec une explosion terrible ; je les tuerai, et mon regret est de ne pouvoir inventer, à prix d'or, un supplice qui les torture et qui me venge ! Oh ! cet homme ! comme je le hais ! et cette femme ! comme je la hais !

Avoir pu arriver jusqu'à elle ; avoir accumulé, pour atteindre ce but, mensonges et crimes, et n'avoir pu m'en faire aimer, moi, pour qui, jusque-là, rien n'était impossible ! Ah ! je puis enfin donner un corps à ma vengeance, une forme à ma haine !

Quand de fois, pendant ces luttes où elle opposait une barrière de glace à mes dévorantes ardeurs, où je demandais en vain un regard à ses yeux, un sourire à ses lèvres, où je sentais le fantôme de Gaston de Terraz se dresser entre elle et moi, que de fois j'ai désiré que ce Gaston fut là, afin d'assouvir sur lui mon impuisante rage !...

Et plus tard, lorsque j'ai eu qu'il vivait, que de vœux j'ai formés pour qu'il arriva jusqu'ici, pour avoir enfin la joie de saisir, d'êtreindre, d'ancantir ce fantôme abhorré !... Oh ! cette femme m'a-t-elle assez humilié, froissé, irrité, perdu !...

Je le sens, si elle m'avait aimé, j'aurais pu me relouer encore si pervers que m'aient fait l'ardeur de mes passions, la puissance de mon or, le despotisme de ma volonté, l'amour de cette femme pouvait encore me retirer de l'abîme...

Elle est si belle, qu'il y a en elle de quoi damner un élu, de quoi sauver un damné... Oui, relevé, purifié par son amour, je pouvais tout, même devenir bon : il est si facile de l'être quand on se sent aimé !...

J'aurais eu un fils peut-être... un fils, l'orgueil de mon sang, l'espoir de ma race, la joie de ma vieillesse...

L'on ne peut restor criminel lorsqu'on a un fils.. J'aurais racheté mes fautes à force d'aumônes ; j'aurais bâti des églises j'aurais fait tant de bien que Dieu m'aurait pardonné, et que le spectre de Jean Peyrol aurait disparu de mes rêves...

Être aimé de cette femme, c'était le salut de mon âme !... Et elle l'aime, lui !... et ils sont ensemble ! Tu vois donc bien, Baptistin, qu'il faut qu'il meure, et que je te jure que je le tuerai !...

— Eh bien ! voici le moment de partir, dit Baptistin, qui, en sa qualité de scélérat de bas étage, ne comprenait rien au langage du vicomte : avant que nous arrivions au pavillon de Mignard, il sera minuit : qu'attendons-nous ?

— Oui, partons, reprit M. de Varni : ton bateau est prêt d'ici ?

— A vingt pas... là... sous la chaussée...

Ils s'approchèrent du lieu que désignait Baptistin : à la vue de son bateau que balottait le vent du sud, et dont la pointe dépassait déjà le niveau du quai, le garde-chasse fit un mouvement de surprise ; il mesura avec sa rame le mince talus qui restait encore à sec et que le Rhône gagnait visiblement, jeta un regard de con naisseur sur le ciel toujours plus sombre et plus chargé d'eau puis, croisant les bras et se tournant vers M. de Varni, il lui dit froidement :

— Monsieur le vicomte, vous voulez tuer M. de Terraz ?

— Tu le sais bien, je te l'ai déjà dit.

— Et cependant, n'y a-t-il pas quelque chose qui vous déplaît dans l'idée d'un meurtre ordinaire ? Sommes-nous sûrs que cette nuit en gardera le secret ? N'avons-nous pas à craindre du bruit de l'éclat, du déshonneur pour madame la vicomtesse, pour vous, pour ce beau nom de Varni dont vous êtes si justement fier ?

M. de Varni tressaillit : Baptistin venait de toucher à la fibre sensible, à la plaie vive.

— J'ai deviné juste, n'est-ce pas ? reprit ce dernier.

— Oui, mais à quoi bon, puisqu'il n'est pas possible de faire autrement ? Vengeons-nous de M. de Terraz et ne songeons pas au reste...

— Et s'il y avait moyen de faire autrement ?

— Sans rien perdre de ma vengeance ?

— En la rendant plus silencieuse, plus secrète, plus terrible...

— Que veux-tu dire ?

Au lieu de répondre, Baptistin amena son maître jusqu'au bord de la chaussée : il lui montra le Rhône qui augmentait avec une incroyable rapidité, et dont l'eau limoneuse et jaunâtre arrivait jusqu'à leurs pieds dans ses oscillations houleuses.

Ensuite, il lui fit remarquer d'un geste les indices atmosphériques qui semblaient annoncer un nouveau déluge, et il murmura quelques mots à l'oreille de M. de Varni, mais si bas, si bas, que les démons seuls purent entendre.

— Tu as raison, cela vaudra bien mieux, répondit le vicomte ; et tous deux, quittant le bord du Rhône pour se rapprocher de la ville, disparurent bientôt dans l'ombre.

Les heures passaient ; suivant qu'elles apportent de la douleur ou de la joie, elles s'appesantissaient ou s'envolaient ; elles sont des siècles ou des secondes : pour Gaston et madame de Varni, elles avaient fui comme un songe. Quelques instants encore, et la nuit allait finir.

Julio Thibaut, à qui Clotilde avait dit de rester dans la chambre, n'avait pas osé lui désobéir ; mais, comme Dieu a donné aux femmes, même dans les conditions inférieures, cette délicatesse exquise qui domine tout, la bonne Julio qui avait, en outre, pendant ses années pauvres et laborieuses, pris l'habitude de veiller ou de dormir à volonté, s'était "ordonné" à elle-même de s'endormir, et bientôt, la fatigue et l'heure avancée venant à son aide, un profond sommeil l'avait gagnée.

On n'eût rien pu rêver de plus délicat et de plus charmant que cette adorable fille, à demi affaissée sur sa chaise, à demi appuyée contre la cloison et soutenant sa belle tête de son bras replié comme une anse d'amphore.

Les tresses opulentes de ses cheveux de jais, à reflets bleuâtres, s'étaient échappées de sa coiffe et s'épanchaient presque jusqu'à terre.

Ses longs yeux abaissés estompaient de leur frange soyeuse les tons chauds et bistrés de ses joues, et un vague et frais sourire errait sur ses lèvres humides, comme si l'ange des sommeils paisibles l'eût effleuré de son aile.

Gaston et madame de Varni n'avaient presque pas changé de place ; toujours à genoux, Gaston s'était peu à peu laissé glisser sur le tapis ; son bras, passé autour de la taille amaigrie de Clotilde assise dans son fauteuil, l'avait attirée peu à peu, et, incliné sur le front de M. de Tervaz, elle pouvait fondre son regard dans son regard, son souffle dans son souffle.

Leurs mains étroitement enlacées complétaient, par leurs délicates étrointes, le sens de leurs paroles et de leurs silences : la respiration égale et douce de Julie endormie servait comme d'accompagnement à cette chaste et ardente scène. Divines extases de l'amour partagé ! celui qui ne vous goûta jamais n'a pas le droit de dire qu'il a rêvé !

— Gaston ! murmurait madame de Varni, nous nous voyons pour la dernière fois en ce monde ; dans quelques heures vous partirez ; dans quelques jours vous serez bien loin ; mais cette entrevue aura été bonne pour tous deux : maintenant nous pouvons mourir, moi, avec votre pardon, vous avec mon amour ; tous deux moins malheureux et plus résignés.

— Oh ! ne me parlez pas de ce qui va être dans quelques heures ! laissez-moi croire qu'après ces moments, il n'y aura plus rien !

— Vous m'aimez donc bien, reprenait la jeune femme dont le brûlant regard semblait plonger jusqu'au fond de l'âme de Gaston.

— Mille fois plus que dans le temps où j'espérais !

— Merci, mon ami ; vos paroles me donnent le seul bonheur que je puisse goûter ici bas ; être aimée de vous, c'était ma vie ; mais vous entendre, en ce moment suprême, me redire ces mots si doux, c'est plus que la vie, Gaston, c'est le ciel...

Ah ! je l'ai souvent pressenti, nous nous aimions trop pour ce monde ; il fallait à notre amour quelque chose d'infini comme nos cœurs, d'immortel comme nos âmes...

Ne vous semblait-il pas qu'un bonheur vulgaire serait trop petit pour nos ardeurs, que nos bras frémissants se fermentaient à vide, appelant des félicités inconnues ?...

Où, Gaston, le ciel, le ciel où rien n'arrête et ne borne l'insatiable extase des âmes, voilà désormais la patrie de notre amour...

Que cette dernière nuit soit la date de cette affection nouvelle !... mais, vous le savez, ami, le ciel est fermé à ceux qui haïssent ; pardonnons donc à cet homme qui nous a fait tant de mal, et dont je porte le nom... Ne le haïssons plus, afin de pouvoir nous aimer encore après cette vie ! Oh ! si je ne vous avais pas revu, si vous m'aviez repoussé, s'il m'avait fallu tout perdre, même votre tendresse, oh ! j'aurais été impitoyable ; j'aurais maudit M. de Varni jusqu'à mon dernier soupir ; je serais morte, la révolte dans le cœur, l'anathème à la bouche... mais je vous revois, je vous retrouve : ma haine se fond à cette pure flamme, et je pardonne à M. de Varni, parce que je vous aime !...

En ce moment, la pendule de la chambre sonna quatre heures.

— Gaston, dit Clotilde en se levant, voici le moment de nous quitter ! nous avons besoin de toutes nos forces : abrégeons ces adieux ; je vais réveiller cette chère enfant.

Elle s'approcha de la jeune fille, et, la frappant doucement sur l'épaule : Julie ! lui dit-elle à demi-voix.

Julio se leva brusquement, se frotta les yeux, regarda à droite et à gauche, comme une personne qui cherche à rassembler ses idées, ses souvenirs ; puis, courant à la pendule :

— Ah ! malheureuse ! j'ai trop dormi ! s'écria-t-elle.

— Que crains-tu donc ? reprit madame de Varni ; le jour est loin encore ; M. de Tervaz sera reparti de Villeneuve avant même que l'aube ne commence à poindre...

— Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela ! dit Julio avec une agitation croissante, et se précipitant vers la fenêtre, fermée au volet, elle l'ouvrit dans toute sa largeur. Un cri d'horreur sortit en même temps de sa poitrine et vint glacer Gaston et Clotilde ; ils regardèrent à leur tour, et à leur tour ils poussèrent un cri d'épouvante.

C'était un effrayant spectacle : les deux bras du Rhône s'étaient rejoints pendant la nuit, et couvraient entièrement l'île de la Barthelasse ; à la morno clarté de la lune qui s'abaissait à l'horizon dans sa sombre enveloppe de brouillards et de nuages, on voyait l'eau entourer de tous côtés le pavillon de Mignard, dont le rez-de-chaussée était déjà submergé à une hauteur de près de six pieds.

Le vitrage de la serre avait été brisé, et les plantes, à moitié arrachées de leurs vases, surnageaient çà et là, semblables à des chevelures de noyés.

Des débris de bancs de paille, amoncelés par places, formaient des îles flottantes.

Sans la rapidité des courants, on se serait cru en pleine mer ; car l'œil n'apercevait que les nuages, la pluie et le Rhône. De temps à autre, le miroitement de l'eau laissait voir un tronc d'arbre, une tonneau, une poutre, un cadavre, passant comme l'épave d'un naufrage : les mûriers, les saules et les peupliers, élevaient au-dessus du niveau leurs têtes ruisselantes et frileuses.

A travers la fenêtre ouverte, on entendait les cris de détresse des fermiers surpris par l'inondation, les hennissements des chevaux que le fleuve soulevait dans leurs étables, les coups de fusil tirés sur les toits pour appeler du secours, et, comme basse continue de ce lugubre concert, les cloches de Villeneuve et d'Avignon dont le son lointain ressemblait au glas funèbre d'une contrée réveillée en sursaut pour se voir condamner à mort.

L'inondation du 25 novembre 1755 a été la plus terrible dont fasse mention l'histoire du Comtat ; le Rhône grossit de dix huit pieds dans une nuit.

M. de Terraz et madame de Varni, debout dans l'embrasure de la fenêtre, demeuraient immobiles, ne sachant s'ils devaient en croire leurs yeux ; Julie, qui semblait la plus désolée, se retourna vers Clotilde, et lui dit en pleurant :

— O ma chère dame ! c'est moi qui suis la coupable ; hier soir, en conduisant M. de Terraz, j'avais bien remarqué que le temps était affreux, que le Rhône augmentait, que la nuit serait terrible ; mais il avait l'air si heureux, et vous l'attendiez avec tant d'amour que je n'ai pas eu le courage de goûter ces belles heures !... Misérable folle que je suis ! j'aurais dû vous avorter ; j'aurais dû veiller sur vous ; en vous voyant ensemble, je n'ai plus songé qu'à votre bonheur ; afin que vous fussiez seuls, je me suis endormie, croyant me réveiller à temps... et maintenant, il est trop tard ! Q'allons-nous devenir ?

Et Julie se tordait les mains avec désespoir.

— Chère enfant, c'est à nous à te demander pardon, lui répondit madame de Varni en la ramenant sur son cœur : qu'est-ce que la mort pour M. de Terraz et pour moi, qui ne devons plus nous revoir ? Mais toi, si jeune et si belle ! toi qui pouvais être heureuse encore, toi qui n'es ici que par dévouement !... oh ! faudra-t-il donc que tu meures aussi, pour nous, avec nous !

— Ne songez pas à moi ! reprit Julie ; si vous devez périr, je me réjouis de vous suivre : d'ailleurs, quelle joie pouvais-je espérer dans ce monde ? J'aime Claude ; mon père ne veut pas que je l'épouse ; je suis trop honnête fille pour désobéir. Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je meure !

— Mais, Julie, tu te trompes, dit madame de Varni, trop émue pour calculer la portée de ses paroles ; jusqu'ici l'excès de mes souffrances m'avait rendu égoïste ; je ne songeais pas à la douleur des autres, parce que je me renfermais dans la mienne... Maintenant, pacifiée, attendrie par ces heures d'amour et de pardon, sais-tu quel était mon premier projet ? D'aplanir les obstacles qui séparent Antoinette de Dominique, qui te séparent de Claude ; c'était là la récompense que je vous réservais pour tant d'affection et de dévouement, que je me promettais à moi-même pour mon retour aux bonnes pensées... Enfant ! crois-tu donc que je ne sois pas assez riche pour m'accorder ce dernier bonheur ?

— Oh ! madame ! s'écria Julie d'un ton d'affectueux reproche, pourquoi me dire cela ? A présent je regrette la vie !

Et deux larmes roulèrent dans ses yeux noirs ; mais bientôt, puisant dans cette espérance nouvelle un nouveau courage : N'y a-t-il donc pas, dit-elle, des chances de salut ? Croyez-vous qu'on ne viendra pas, de l'hôtel de Varni, nous chercher en bateau ?

— Hélas ! ce n'est pas probable ; afin d'écartier tout soupçon, j'avais donné congé pour deux jours à mes femmes ; la plupart des domestiques ont suivi M. de Varni, les autres ne savent pas même que je suis sortie de l'hôtel : j'avais cru ne pouvoir prendre trop de précautions...

— Et moi aussi, pour plus de prudence, je n'ai pas dit à Claude que nous venions au pavillon de Mignard : pourtant, si j'étais à sa place, je le devinerais !

— Ah ! c'est là un fil trop léger pour y rattacher une espérance !

— Il faut donc mourir ; prions le bon Dieu ! reprit Julie en s'agenouillant.

— Oui, mourir, dit Gaston, qui, jusque-là, avait gardé le silence et dont les yeux rayonnaient d'enthousiasme ; oui, mourir !... ne pouvant être réunis dans la vie, nous allons être réunis dans la mort ; c'est un Dieu de miséricorde qui nous envoie cette dernière joie.

Clotilde, j'allais demander à l'Océan une mort lointaine ; l'Océan vient me trouver ici, et il m'engloutira dans vos bras. Oui, Dieu est bon, et je le remercie !...

— Mais avant que tu meures, reprit Clotilde en lui saisissant la main avec une force surhumaine, je veux te dire encore une fois que je t'aime... Vois-tu, Gaston, tout à l'heure, je ne te le disais pas comme je le sens, comme je le veux ; je réprimais les battements de mon cœur : nous étions encore des êtres vivants, et les pensées terrestres pouvaient nous atteindre...

Mais en ce moment, en face de cette mort qui approche, sous les yeux de cet ange qui prie pour nous, que peut-il y avoir qui ne soit pur et sacré ? Je t'aime, et, ce que je t'ai refusé cette nuit, c'est moi qui te le demande... Gaston, un baiser !

Les lèvres du jeune homme touchèrent un instant celles de Clotilde ; puis se levant soudain et lui mettant la main sur l'épaule :

— Maintenant, à genoux ! dit-elle ; les minutes qui nous restent doivent être qu'à Dieu seul !

Ils s'agenouillèrent auprès de Julie ; madame de Varni se mit à réciter les prières des agonisants. Gaston et Julie répondaient.

Le Rhône augmentait toujours ; déjà, en se courbant sur la fenêtre et en étendant le bras, on eût pu effleurer l'eau avec la main : déjà aussi, les premières teintes du matin commençaient à poindre, et luttait contre les dernières lueurs de la lune. Ce crépuscule terne et livide rendait plus lugubres encore les scènes de désolation qu'il venait éclairer.

Tout à coup, on entendit un bruit de rames. Julie sauta, comme une lionne, à la fenêtre qui donnait du côté de Ville-neuve :

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-elle, voici Claude. Ah ! je savais bien qu'il devinerait et qu'il viendrait !

Elle semblait moins heureuse d'échapper à la mort, que fière d'être sauvé par son amant.

Mais, en même temps, madame de Varni, qui regardait du côté d'Avignon, dit à son tour, avec une horrible expression d'angoisse :

— Nous sommes perdus ! voici mon mari avec Baptistin !

(A CONTINUER.)

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1066, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste. Thérèse